

## LXXIX. — PROJETS D'AVENIR.

**D**ès le matin, M. d'Harville sonna son valet de chambre.

Le vieux Joseph en entrant chez son maître l'entendit, à son grand étonnement, fredonner un air de chasse, signe aussi rare que certain de la bonne humeur de M. d'Harville.

« Ah ! monsieur le marquis, dit le fidèle serviteur attendri, quelle jolie voix vous avez... quel dommage que vous ne chantiez pas plus souvent !... »

— Vraiment, M. Joseph, j'ai une jolie voix ? dit M. d'Harville en riant.

— Monsieur le marquis aurait la voix aussi enrouée qu'un chat-huant ou qu'une crécelle, que je trouverais encore qu'il a une jolie voix.

— Taisez-vous, flatteur !

— Dame !... quand vous chantez, monsieur le marquis, c'est un signe que vous êtes content... et alors votre voix me paraît la plus charmante musique du monde...

— En ce cas, mon vieux Joseph, apprête-toi à ouvrir tes longues oreilles.

— Que dites-vous ?

— Tu pourras jouir tous les jours de cette charmante musique, dont tu parais si avide.

— Vous seriez heureux tous les jours, monsieur le marquis ? s'écria Joseph en joignant les mains avec un radieux étonnement.

— Tous les jours, mon vieux Joseph ; heureux tous les jours. Oui, plus de chagrins, plus de tristesse... Je puis te dire cela, à toi, seul et discret confident de mes peines... Je suis au comble du bonheur... ma femme est un ange de bonté... elle m'a demandé pardon de son éloignement passé, l'attribuant, le devinerais-tu ?... à la jalousie !...

— A la jalousie !

— Oui, d'absurdes soupçons excités par des lettres anonymes...

— Quelle indignité !...

— Tu comprends.. les femmes ont tant d'amour-propre... il n'en a pas fallu davantage pour nous séparer ; mais heureusement hier soir elle s'en est franchement expliquée avec moi... Je l'ai désabusée ; te dire son ravissement serait impossible, car elle m'aime, oh ! elle m'aime ! La froideur qu'elle me témoignait lui pesait aussi cruellement qu'à moi-

même... Enfin, notre cruelle séparation a cessé... juge de ma joie.

— Il serait vrai ? s'écria Joseph les yeux mouillés de larmes. Il serait donc vrai... Monsieur le marquis ! vous voilà heureux pour toujours, puisque l'amour de madame la marquise vous manquait seul... ou plutôt puisque son éloignement faisait seul votre malheur... comme vous me le disiez...

— Et à qui l'aurais-je dit, mon pauvre vieux Joseph ?... Ne possédais-tu pas... un secret plus triste encore ?... Mais ne parlons pas de tristesse... ce jour est trop beau... Tu t'aperçois peut-être que j'ai pleuré ? C'est qu'aussi, vois-tu, le bonheur me débordait... Je m'y attendais si peu... Comme je suis faible, n'est-ce pas ?

— Allez... allez... monsieur le marquis, vous pouvez bien pleurer de contentement... vous avez assez pleuré de douleur. Et moi donc ! tenez... est-ce que je ne fais pas comme vous ?... Braves larmes !... je ne les donnerais pas pour dix années de ma vie... Je n'ai plus qu'une peur, c'est de ne pouvoir pas m'empêcher de me jeter aux genoux de madame la marquise, la première fois que je vais la voir...

— Vieux fou, tu es aussi déraisonnable que ton maître... Maintenant, j'ai une crainte aussi, moi...

— Laquelle ? mon Dieu !...

— C'est que cela ne dure pas... je suis trop heureux... qu'est-ce qui me manque ?

— Rien... rien, monsieur le marquis, absolument rien.

— C'est pour cela ; je me défie de ces bonheurs si parfaits... si complets...

— Hélas ! si ce n'est que cela... monsieur le marquis ; mais non, je n'ose...

— Je t'entends... eh bien ! je crois tes craintes vaines... la révolution que mon bonheur me cause est si vive, si profonde, que je suis sûr d'être sauvé.

— Comment cela ?

— Mon médecin ne m'a-t-il pas dit cent fois que souvent une violente secousse morale suffisait pour donner ou pour guérir cette funeste maladie... Pourquoi les émotions heureuses seraient-elles impuissantes à nous sauver ?

— Si vous croyez cela... monsieur le marquis, cela sera... cela est... vous êtes guéri ! mais c'est donc un jour béni que celui-ci ?... Ah ! comme vous

le dites, monsieur, madame la marquise est un bon ange descendu du ciel, et je commence presque à m'effrayer aussi, monsieur; c'est peut-être trop de félicité en un jour. Mais j'y songe... si pour vous rassurer il ne vous faut qu'un petit chagrin, Dieu merci! j'ai votre affaire.

— Comment ?

— Un de vos amis a reçu très-heureusement et très à propos, voyez comme ça se trouve! a reçu

un coup d'épée... bien peu grave, il est vrai, mais c'est égal, ça suffira toujours à vous chagriner assez pour qu'il y ait, comme vous le désiriez, une petite tache dans ce trop beau jour. Il est vrai qu'en égard à cela il vaudrait mieux que le coup d'épée fût plus dangereux, mais il faut se contenter de ce que l'on a.

— Veux-tu te taire!... Et de qui veux-tu parler ?

— De M. le duc de Lucenay.

— Il est blessé ?



— Une égratignure au bras. M. le duc est venu hier pour voir monsieur, et il a dit qu'il reviendrait ce matin lui demander une tasse de thé...

— Ce pauvre Lucenay! Et pourquoi ne m'as-tu pas dit...?

— Hier soir je n'ai pu voir monsieur le marquis.

Après un moment de réflexion, M. d'Harville repart :

« Tu as raison, ce léger chagrin satisfera sans doute la jalouse destinée... Mais il me vient une idée, j'ai envie d'improviser ce matin un déjeuner de garçons, tous amis de M. de Lucenay, pour fêter l'heureuse issue de son duel... Ne s'attendant pas à cette réunion, il sera enchanté.

— A la bonne heure! monsieur le marquis. Vive la joie! rattrapez le temps perdu... Combien de couverts? que je donne les ordres au maître d'hôtel.

— Six personnes dans la petite salle à manger d'hiver.

— Et les invitations ?

— Je vais les écrire. Un homme d'écurie montera à cheval et les portera à l'instant; il est de bonne heure, on trouvera tout le monde... Sonne.

Joseph sonna.

M. d'Harville entra dans son cabinet et écrivit les lettres suivantes, sans autre variante que le nom de l'invité.

« Mon cher\*\*\*, ceci est une circulaire; il s'agit d'un impromptu. Lucenay doit venir déjeuner avec moi ce matin; il ne compte que sur un tête-à-tête; faites-lui la très-aimable surprise de vous joindre à moi et à quelques-uns de ses amis que je fais aussi prévenir.

« A midi sans faute.

A. D'HARVILLE.

Un domestique entra.

« Faites monter quelqu'un à cheval, et que l'on porte à l'instant ces lettres, » dit M. d'Harville ; puis s'adressant à Joseph : « Écris les adresses... *M. le vicomte de Saint-Rémy*... Lucenay ne peut se

passer de lui, se dit M. d'Harville : *M. de Monville*... un des compagnons de voyage du duc... *Lord Douglas*, son fidèle partenaire au whist... *Le baron de Sézannes*, son ami d'enfance... As-tu écrit?...



— Oui, M. le marquis.

— Envoyez ces lettres sans perdre une minute, dit M. d'Harville... Ah ! Philippe, priez M. Doublet de venir me parler. »

Philippe sortit.

« Eh bien ! qu'as-tu ? demanda M. d'Harville à Joseph, qui le regardait avec ébahissement.

— Je n'en reviens pas, monsieur... je ne vous ai jamais vu l'air si en train, si gai... et puis, vous qui êtes ordinairement pâle, vous avez de belles couleurs... vos yeux brillent...

— Le bonheur... mon vieux Joseph... toujours le bonheur... Ah çà ! il faut que tu m'aides dans un complot... tu vas aller t'informer auprès de mademoiselle Juliette, celle des femmes de madame d'Harville qui a soin, je crois, de ses diamants...

— Oui, monsieur le marquis, c'est mademoiselle Juliette qui en est chargée ; je l'ai aidée, il n'y a pas huit jours, à les nettoyer.

— Tu vas lui demander le nom et l'adresse du joaillier de sa maîtresse... mais qu'elle ne dise pas un mot de ceci à la marquise !...

— Ah ! je comprends, monsieur... une surprise...

— Va vite. Voici M. Doublet. »

En effet, l'intendant entra au moment où sortait Joseph.

« J'ai l'honneur de me rendre aux ordres de monsieur le marquis.

— Mon cher M. Doublet, je vais vous épouvanter, dit M. d'Harville en riant ; je vais vous faire pousser d'affreux cris de détresse.

— A moi, monsieur le marquis ?

— A vous.

— Je ferai tout mon possible pour satisfaire monsieur le marquis.

— Je vais dépenser beaucoup d'argent, M. Doublet, énormément d'argent.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur le marquis, nous le pouvons ; Dieu merci ! nous le pouvons.

— Depuis longtemps je suis poursuivi par un projet de bâtisse : il s'agirait d'ajouter une galerie sur le jardin, à l'aile droite de l'hôtel... Après avoir hésité devant cette folie, dont je ne vous ai pas parlé jusqu'ici, je me décide... Il faudra prévenir aujourd'hui mon architecte afin qu'il vienne causer des plans avec moi... Eh bien ! M. Doublet, vous ne gémissiez pas de cette dépense ?

— Je puis affirmer à monsieur le marquis que je ne gémissais pas...

— Cette galerie sera destinée à donner des fêtes ; je veux qu'elle s'élève comme par enchantement : or les enchantements étant fort chers, il faudra vendre quinze ou vingt mille livres de rentes pour être en mesure de fournir aux dépenses ; car je veux que les travaux commencent le plus tôt possible.

— Et c'est très-raisonnable ; autant jouir tout de suite... Je me disais toujours : Il ne manque rien à monsieur le marquis, si ce n'est un goût quelconque... Celui des bâtiments a cela de bon que les bâtiments restent... Quant à l'argent, que monsieur le marquis ne s'en inquiète pas. Dieu merci ! il peut, s'il lui plaît, se passer cette fantaisie de galerie-là. »

Joseph rentra.

« Voici, monsieur le marquis, l'adresse du joaillier ; il se nomme M. Baudoin, dit-il à M. d'Harville.

— Mon cher M. Doublet, vous allez aller, je vous prie, chez ce bijoutier, et lui direz d'apporter ici, dans une heure, une rivière de diamants, à laquelle je mettrai environ deux mille louis... Les femmes n'ont jamais trop de pierreries, maintenant qu'on en garnit les robes... Vous vous arrangerez avec le joaillier pour le paiement.

— Oui, monsieur le marquis. C'est pour le coup que je ne gémirai pas... Des diamants, c'est comme les bâtiments, ça reste ; et puis cette surprise fera sans doute bien plaisir à madame la marquise, sans compter le plaisir que cela vous procurera à vous-même. C'est qu'aussi, comme j'avais l'honneur de le dire l'autre jour, il n'y a pas au monde une existence plus belle que celle de monsieur le marquis.

— Ce cher M. Doublet, dit M. d'Harville en souriant, ses félicitations sont toujours d'un à-propos inconcevable...

— C'est leur seul mérite, monsieur le marquis, et elles l'ont peut-être ce mérite, parce qu'elles partent du fond du cœur. Je cours chez le joaillier, » dit M. Doublet, et il sortit.

Dès qu'il fut seul, M. d'Harville se promena dans son cabinet, les bras croisés sur la poitrine, l'œil fixe, méditatif.

Sa physionomie changea tout à coup ; elle n'exprima plus ce contentement dont l'intendant et le vieux serviteur du marquis venaient d'être dupes, mais une résolution calme, morne, froide.

Après avoir marché quelque temps, il s'assit lourdement et comme accablé sous le poids de ses peines, il posa ses deux coudes sur son bureau, et cacha son front dans ses mains.

Au bout d'un instant il se redressa brusquement, essuya une larme qui vint mouiller sa paupière rouge, et dit avec effort :

« Allons... courage... allons. »

Il écrivit alors à diverses personnes sur des objets assez insignifiants ; mais, dans ces lettres, il donnait ou ajournait différents rendez-vous à plusieurs jours de là.

Le marquis terminait cette correspondance, lorsque Joseph rentra ; ce dernier était si gai, qu'il s'oubliait jusqu'à chantonner à son tour.

« Monsieur Joseph, vous avez une bien jolie voix, lui dit son maître en souriant.

— Ma foi ! tant pis, monsieur le marquis, je n'y tiens pas ; ça chante si fort au dedans de moi qu'il faut bien que ça s'entende en dehors...

— Tu feras mettre ces lettres à la poste.

— Oui, monsieur le marquis ; mais où recevrez-vous ces messieurs tout à l'heure ?

— Ici, dans mon cabinet ; ils fumeront après déjeuner, et l'odeur du tabac n'arrivera pas chez madame d'Harville. »

A ce moment, on entendit le bruit d'une voiture dans la cour de l'hôtel.

« C'est madame la marquise qui va sortir, elle a demandé ce matin ses chevaux de très-bonne heure, dit Joseph.

— Cours alors la prier de vouloir bien passer ici avant de sortir.

— Oui, monsieur le marquis. »

A peine le domestique fut-il parti que M. d'Harville s'approcha d'une glace et s'examina attentivement.

« Bien, bien, dit-il d'une voix sourde, c'est cela... les joues colorées, le regard brillant... joie ou fièvre... peu importe... peurvu qu'on s'y trompe... Voyons maintenant... le sourire aux lèvres... Il y a tant de sortes de sourires... mais qui pourrait distinguer le faux du vrai ? qui pourrait pénétrer sous ce masque menteur ? dire : Ce rire cache un sombre désespoir ; cette gaieté bruyante cache une pensée de mort ? Qui pourrait deviner cela ? personne... heureusement... personne... Personne ? Oh ! si... l'amour ne s'y méprendrait pas, lui ; son instinct l'éclairerait. mais j'entends... ma femme... ma femme !!! allons... à ton rôle, histrion sinistre... »

Clémence entra dans le cabinet de M. d'Harville.

« Bonjour, Albert, mon bon frère, » lui dit-elle d'un ton plein de douceur et d'affection en lui tendant la main. Puis, remarquant l'expression souriante de la physionomie de son mari : « Qu'avez-vous donc, mon ami ? Vous avez l'air radieux ?

— C'est qu'au moment où vous êtes entrée, ma chère petite sœur, je pensais à vous... De plus, j'étais sous l'impression d'une excellente résolution...

— Cela ne m'étonne pas...

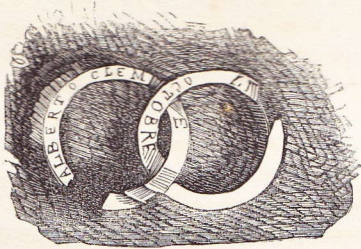
— Ce qui s'est passé hier, votre admirable générosité, la noble conduite du prince, tout cela m'a donné beaucoup à réfléchir... et je me suis converti à vos idées... mais converti tout à fait... en regrettant mes velléités de révolte d'hier... que vous excuserez au moins par coquetterie, n'est-ce pas ? ajoutait-il en souriant. Car vous ne m'auriez pas pardonné, j'en suis sûr, de renoncer trop facilement à votre amour.

— Quel langage... quel heureux changement ! s'écria madame d'Harville. Ah ! j'étais bien sûre qu'en m'adressant à votre cœur, à votre raison, vous me comprendriez... maintenant, je ne doute plus de l'avenir...

— Ni moi non plus, Clémence, je vous l'assure... Oui, depuis ma résolution de cette nuit, cet avenir, qui me semblait vague et sombre, s'est singulièrement éclairci, simplifié...

— Rien de plus naturel, mon ami ; maintenant nous marchons vers un même but, appuyés fraternellement l'un sur l'autre... Au bout de notre carrière, nous nous retrouverons ce que nous sommes aujourd'hui. Ce sentiment sera inaltérable... Enfin, je veux que vous soyez heureux, et ce sera, car je l'ai mis là, » dit Clémence en posant son doigt sur son front. Puis elle reprit avec une expression charmante, en abaissant sa main sur son cœur : « Non... je me trompe... c'est là... que cette bonne pensée veillera incessamment... pour vous... et pour moi aussi, et vous verrez, monsieur mon frère, ce que c'est que l'entêtement d'un cœur bien dévoué.

— Chère Clémence... » répondit M. d'Harville avec une émotion contenue.



Puis, après un instant de silence, il reprit gaicement :

« Je vous ai fait prier de vouloir bien venir ici avant votre départ, pour vous prévenir que je ne pouvais pas prendre ce matin le thé avec vous... J'ai plusieurs personnes à déjeuner... c'est une espèce d'impromptu pour fêter l'heureuse issue du duel de ce pauvre Lucenay, qui, du reste, n'a été que très-légèrement blessé par son adversaire. »

Madame d'Harville rougit en songeant à la cause de ce duel : un propos ridicule, adressé devant elle par M. de Lucenay à M. Charles Robert.

Ce souvenir fut cruel pour Clémence, il lui rappelait une erreur dont elle avait honte.

Pour échapper à cette pénible impression, elle dit à son mari :

« Voyez quel singulier hasard ! M. de Lucenay vient déjeuner avec vous ; je vais, moi, peut-être très-indiscrètement, m'inviter ce matin chez madame de Lucenay ; car j'ai beaucoup à causer avec elle de mes deux protégées inconnues... De là, je compte aller à la prison de Saint-Lazare avec madame de Blainval ; car vous ne savez pas toutes mes ambitions ; à cette heure j'intrigue pour être admise dans l'œuvre des jeunes détenues.

— En vérité, vous êtes insatiable, dit M. d'Harville en souriant ; puis il ajouta avec une douloureuse émotion qui, malgré ses efforts, se trahit quelque peu : Ainsi je ne vous verrai plus... d'aujourd'hui?... se hâta-t-il de dire.

— Êtes-vous contrarié que je sorte si matin ? lui demanda vivement Clémence étonnée de l'accent de sa voix. Si vous le désirez, je puis remettre ma visite à madame de Lucenay ? »

Le marquis avait été sur le point de se trahir ; il reprit sur le ton le plus affectueux ;

« Oui, ma chère petite sœur, je suis aussi contrarié de vous voir sortir que je serai impatient de vous voir rentrer... voilà de ces défauts dont je ne me corrigerai jamais.

— Et vous ferez bien, mon ami ; car j'en serais désolée. »

Un timbre annonçant une visite retentit dans l'hôtel.

« Voilà sans doute un de vos convives, dit madame d'Harville. Je vous laisse... A propos, ce soir, que faites-vous ? Si vous n'avez pas disposé de votre soirée, j'exige que vous m'accompagniez aux Italiens... peut-être maintenant la musique vous plaira-t-elle davantage !

— Je me mets à vos ordres avec le plus grand plaisir...

— Sortez-vous tantôt, mon ami ? vous reverrai-je avant dîner ?

— Je ne sors pas... Vous me retrouverez... ici.

— Alors, en revenant, je viendrai savoir si votre déjeuner de garçons a été amusant.

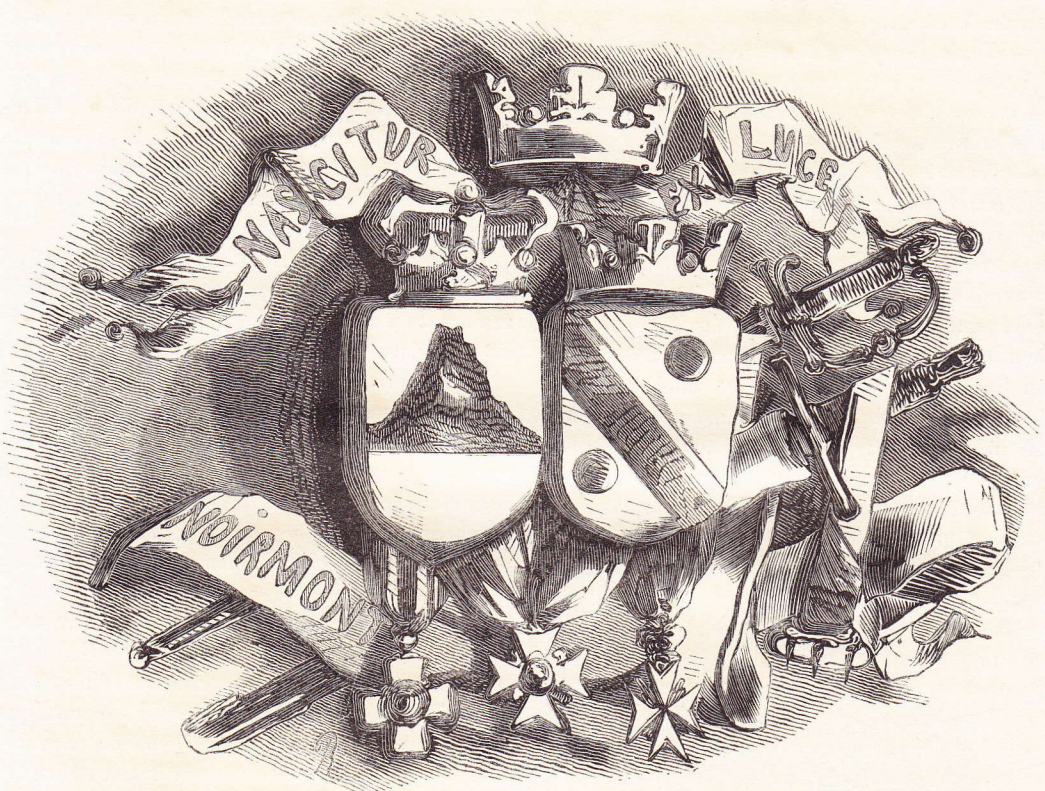
— Adieu, Clémence.

— Adieu, mon ami... à bientôt !... Je vous laisse le champ libre, je vous souhaite mille bonnes folies... Soyez bien gai ! »

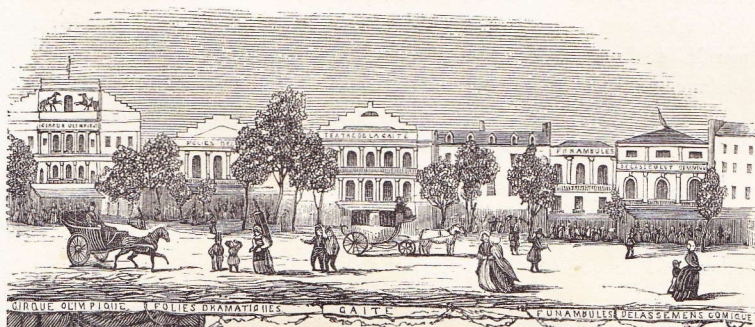
Et, après avoir cordialement serré la main de son mari, Clémence sortit par une porte un moment avant que M. de Lucenay n'entrât par une autre.

« Elle me souhaite mille bonnes folies... elle m'engage à être *gai*... Dans ce mot *adieu*, dans ce

dernier cri de mon âme à l'agonie, dans cette parole de suprême et éternelle séparation, elle a compris... à *bientôt*... et elle s'en va tranquille, souriante... Allons... cela fait honneur à ma dissimulation... Par le ciel! je ne me croyais pas si bon comédien... Mais voici Lucenay... »



## LXXX. — DÉJEUNER DE GARÇONS.



il n'avait pas cet inconvénient-là... Mais c'est égal... Vous comprenez... s'entendre dire cela devant de jolies femmes, c'est impatientant.

— Quelle folie !... Je vous reconnais bien !... Mais qu'est-ce que M. Robert ?

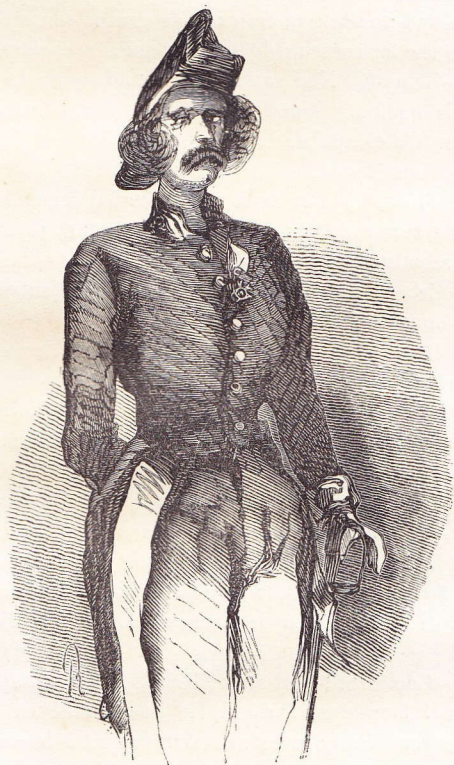
**M**ONSIEUR DE LUCENAY entra chez M. d'Harville.

La blessure du duc avait si peu de gravité qu'il ne portait même plus son bras en écharpe ; sa physionomie était toujours goguenarde et hautaine, son agitation toujours incessante, sa manie de *tracasser* toujours insurmontable. Malgré ses travers, ses plaisanteries de mauvais goût, malgré son nez démesuré qui donnait à sa figure un caractère presque grotesque, M. de Lucenay n'était pas,

nous l'avons dit, un type vulgaire, grâce à une sorte de dignité naturelle et de courageuse impertinence qui ne l'abandonnait jamais.

« Combien vous devez me croire indifférent à ce qui vous regarde, mon cher Henri ! dit M. d'Harville en tendant la main à M. de Lucenay ; mais c'est seulement ce matin que j'ai appris votre fâcheuse aventure...

— Fâcheuse... allons donc, marquis !... Je m'en suis donné pour mon argent, comme on dit... Je n'ai jamais tant ri de ma vie !... cet excellent M. Robert avait l'air si solennellement déterminé à ne pas passer pour avoir la phtisie... Au fait, vous ne savez pas ? c'était la cause du duel. L'autre soir, à l'ambassade de \*\*\* , je lui avais demandé devant votre femme, et devant la comtesse Mac Grégor, comme il gouvernait sa phtisie... *indè ira* ; car, entre nous,



— Je n'en sais, ma foi ! rien du tout ; c'est un monsieur que j'ai rencontré aux eaux ; il passait devant nous dans le jardin d'hiver de l'ambassade, je l'ai appelé pour lui faire cette bête de plaisanterie ; il y a répondu le surlendemain en me donnant très-

galamment un petit coup d'épée ; voilà nos relations. Mais ne parlons plus de ces naiserries... Je viens vous demander une tasse de thé. »

Ce disant, M. de Lucenay se jeta et s'étendit sur un sofa ; après quoi, introduisant le bout de sa canne entre le mur et la bordure d'un tableau placé au-dessus de sa tête, il commença de tracasser et de balancer ce cadre.

« Je vous attendais, mon cher Henri, et je vous ai ménagé une surprise, dit M. d'Harville.

— Ah ! bah ! et laquelle ? s'écria M. de Lucenay en imprimant un tableau un balancement très-inquiétant.

— Vous allez finir par décrocher ce tableau, et vous le faire tomber sur la tête...

— C'est pardieu vrai !... vous avez un coup d'œil d'aigle... Mais votre surprise, dites-la donc !

— J'ai prié quelques-uns de nos amis de venir déjeuner avec nous.

— Ah ! bien, par exemple, pour ça, marquis, bravo !... bravissimo !... archibravissimo ! cria M. de Lucenay à tue-tête en frappant de grands coups de canne sur les coussins du sofa. Et qui aurons-nous ? Saint-Rémy ?... Non, au fait, il est à la campagne depuis quelques jours. Que diable peut-il manigancer à la campagne en plein hiver ?

— Vous êtes sûr qu'il n'est pas à Paris ?

— Très-sûr, je lui avais écrit pour lui demander de me servir de témoin... Il était absent, je me suis rabattu sur Douglas et sur Sézannes...

— Cela se rencontre à merveille, ils déjeunent avec nous.

— Bravo ! bravo ! bravo ! » se mit à crier de nouveau M. de Lucenay. Puis, se tordant et se roulant sur le sofa, il accompagna cette fois ses cris inhumains d'une série de sauts de carpe à désespérer un bateleur.

Les évolutions acrobatiques du duc de Lucenay furent interrompues par l'arrivée de M. de Saint-Rémy.

« Je n'ai pas eu besoin de demander si Lucenay était ici, dit gaiement le vicomte. On l'entend d'en bas !

— Comment ! c'est vous, beau Sylvain, campagnard ! loup-garou ! s'écria le duc étonné en se redressant brusquement ; on vous croyait à la campagne...

— Je suis de retour depuis hier ; j'ai reçu tout à l'heure l'invitation de d'Harville, et j'accours... tout joyeux de cette bonne surprise. » Et M. de Saint-Rémy tendit la main à M. de Lucenay, puis au marquis.

« Et je vous sais bien gré de cet empressement,

mon cher Saint-Rémy. N'est-ce pas naturel ? Les amis de Lucenay ne doivent-ils pas se réjouir de l'heureuse issue de ce duel, qui, après tout, pouvait avoir des suites fâcheuses ?... »

— Mais, reprit obstinément le duc, qu'est-ce donc que vous avez été faire à la campagne en plein hiver, Saint-Rémy ? cela m'intrigue.

— Est-il curieux ! dit le vicomte en s'adressant à M. d'Harville. Puis il répondit au duc : Je veux me sevrer peu à peu de Paris... puisque je dois le quitter bientôt...

— Ah ! oui, cette belle imagination de vous faire attacher à la légation de France à Gêrolstein... Laissez-nous donc tranquilles avec vos billevesées de diplomatie, vous n'irez jamais là... ma femme le dit et tout le monde le répète...

— Je vous assure que madame de Lucenay se trompe comme tout le monde.

— Elle vous a dit devant moi que c'était une folie...

— J'en ai tant fait dans ma vie !

— Des folies élégantes et charmantes, à la bonne heure, comme qui dirait de vous ruiner par vos magnificences de Sardanapale, j'admets ça ; mais aller vous enterrer dans un trou de cour pareil... à Gêrolstein !... Voyez donc la belle poussée... Ça n'est pas une folie, c'est une bêtise, et vous avez trop d'esprit pour en faire... des bêtises.

— Prenez garde, mon cher Lucenay, en médissant de cette cour allemande, vous allez vous faire une querelle avec d'Harville, l'ami intime du grand-duc régnant, qui, du reste, m'a l'autre jour accueilli avec la meilleure grâce du monde à l'ambassade de\*\*\*, où je lui ai été présenté.

— Vraiment ! mon cher Henri, dit M. d'Harville, si vous connaissiez le grand-duc comme je le connais, vous comprendriez que Saint-Rémy n'ait aucune répugnance à aller passer quelque temps à Gêrolstein.

— Je vous crois, marquis, quoiqu'on le dise fièrement original, votre grand-duc ; mais ça n'empêche pas qu'un *beau* comme Saint-Rémy, la fine fleur de la fleur des pois, ne peut vivre qu'à Paris... il n'est en toute valeur qu'à Paris. »

Les autres convives de M. d'Harville venaient d'arriver, lorsque Joseph entra et dit quelques mots tout bas à son maître.

« Messieurs, vous permettez... ? dit le marquis, C'est le joaillier de ma femme qui m'apporte des diamants à choisir pour elle... une surprise... Vous connaissez cela, Lucenay... nous sommes des maris de la vieille roche, nous autres...

— Ah ! pardieu, s'il s'agit de surprise, s'écria le



LES

# MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

---

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

---

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—  
1844